

DAVID R.

LA COURONNE DE
MARGOT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529543

Dépôt légal : mai 2026

À Marguerite de Clisson,

Le contexte de 1420

Le piège de Champtoceaux

Jeanne de France, épouse du duc Jean V, voit son mari kidnappé par Marguerite de Clisson. Ce rapt bénéficie de la complicité du futur Charles VII (le Dauphin), qui n'est autre que le propre frère de Jeanne. Charles VII voue alors une rancœur tenace à Jean V car il le soupçonne d'avoir prémédité son retard à la défaite d'Azincourt par loyauté envers le roi d'Angleterre, Henri IV, devenu son beau-père.

Le sort bascule durant le siège de Champtoceaux en mai 1420 considéré par les historiens comme le mois le plus sombre de l'histoire de France. Isabeau de Bavière, mère de Jeanne et de Charles, déshérite alors son fils au profit du roi d'Angleterre, Henri V d'Angleterre qui épouse une autre de ses filles Catherine de France. Trahi par les siens et privé de soutien, Charles VII abandonne Marguerite à son sort et se replie sur Bourges, son ultime refuge.

CHAPITRE 1 : PROLOGUE

Avant (vers 767) Les envoyés d'Al-Mansûr

On appelait cela une marche, un bord, un endroit où le royaume n'était pas une certitude, mais une vigilance.

Châteaueaux se tenait au-dessus de la Loire comme une mâchoire de pierre, ce n'est pas encore la grande forteresse qu'on verrait plus tard dans les chroniques des siècles, mais déjà une présence, une hauteur qui observe, un poste qui surveille, un nœud dans le paysage. En face, de l'autre côté de l'eau, Oudon répondait.

La Loire, entre les deux, n'était pas un décor, c'était une ligne. Une phrase écrite sans encre, que tout le monde savait lire.

Ce matin-là, le ciel était froid, net, lavé.

Le vent remontait du fleuve avec une odeur d'herbe humide et de bois mouillé, et les chevaux frappaient la terre comme s'ils voulaient rappeler au sol qu'ils appartenaient à un roi.

Pépin était arrivé la veille.

On l'appelait « le Bref » derrière son dos, à cause de sa taille, comme si l'on croyait qu'un souverain se mesure en coudées. Mais personne, quand il passait, ne pensait à sa taille. On pensait au contraire à la densité, au poids contenu dans un homme qui n'avait pas besoin d'étendre son corps pour étendre son pouvoir.

Il avait choisi Châteaueaux parce qu'il ne pouvait pas quitter l'Aquitaine longtemps, parce que la guerre, au sud, tirait sur ses nerfs comme une corde, et parce qu'ici, sur ce rebord du monde, il pouvait recevoir sans paraître reculer. C'était l'aube quand on annonça la venue des étrangers.

Ils arrivèrent sans clameur, sans drapeau haut, sans tambour. C'était une petite troupe, des hommes qui marchaient sans presser le pas, comme s'ils savaient que la patience est une arme quand on traverse les pays des autres.

On dit qu'ils venaient de très loin.

On dit qu'ils avaient laissé derrière eux la poussière de routes infinies, des ports, des bateaux, des villes dont les noms sonnaient comme des prières.

On dit qu'ils portaient un message du calife Al Mansûr, celui qui bâtissait Bagdad et gouvernait comme on tient une épée dans la nuit.

Mais ici, sur la Loire, « très loin » n'était pas une distance, c'était une inquiétude.

Les soldats francs se tenaient sur les côtés, appuyés à leurs lances. Ils regardaient les envoyés comme on regarde une énigme, pas avec haine, pas avec mépris mais avec cette prudence instinctive des hommes qui vivent de frontières.

Pépin, lui, ne bougea pas tout de suite.

Il attendit qu'ils soient à portée de voix, comme on attend qu'une flèche entre dans la zone où elle peut tuer.

L'homme en tête s'inclina, pas comme une soumission mais comme une forme de politesse calculée.

Il parla dans une langue que personne, ici, ne comprenait parfaitement, mais l'interprète un clerc au visage pâle, trop cultivé pour être à l'aise, fit son travail, il transforma les sons étrangers en mots francs, et les mots francs en réalités supportables.

— Le commandeur des croyants envoie paix et considération au roi des Francs, dit l'interprète.

« Paix ».

Le mot eut un effet étrange, il détendit certains visages, il en crispa d'autres. Dans une marche, la paix est toujours un piège potentiel, on ne sait jamais si elle est offerte ou si elle est posée devant vous comme une corde sur le sol.

Pépin répondit simplement :

— La paix a un prix, parlez.

Alors l'envoyé sortit un objet enveloppé dans un tissu sombre.

Il le présenta sans le brandir, comme on présente une chose qui n'est pas faite pour éblouir, mais pour convaincre.

Quand le tissu glissa, il y eut une seconde de silence pur.

Ce n'était pas une couronne « de roi », lourde, écrasante, grotesque.

C'était un cercle fin, ancien, travaillé avec une précision qui n'appartenait pas aux forges de la Loire.

Un objet qui ne criait pas mais qui murmurait.

Pépin le regarda longtemps, pas comme un homme fasciné par l'or, mais comme un homme qui comprend que les symboles circulent plus vite que les armées.

Il posa la main dessus.

Le métal était froid, d'un froid profond, qui n'avait rien à voir avec le matin.

Il dit, à mi-voix, pour lui-même autant que pour les autres :

— Voilà donc ce que le monde fabrique... quand il veut être entendu.

Le clerc traduisit, maladroitement.

L'envoyé sourit à peine, comme si la traduction importait peu. Comme si, au fond, le message n'était pas dans les mots, mais dans le fait même d'être venu jusqu'ici.

Pépin leva les yeux vers la Loire.

Un roi savait reconnaître une frontière.

Mais un roi savait aussi reconnaître un passage.

— Vous serez reçus, dit-il. Ici.

Il prononça « ici » avec une fermeté qui signifiait deux choses à la fois, vous êtes sous mon regard, et vous êtes en sécurité tant que je le décide.

Le vent monta du fleuve et entra dans la cour comme un souffle. Il fit vaciller les torches.

Et pendant une seconde, on aurait dit que Châteaueaux, lui aussi, avait écouté. Plus tard, beaucoup plus tard, on raconterait cette journée comme un détail de chronique, Pépin le Bref, à Pâques, recevant des envoyés du calife à Châteaueaux, mais la pierre, elle, ne retient pas les dates comme les hommes, elle retient les impressions, et ce jour-là, dans la marche de Bretagne, la pierre apprit ceci :

Un objet peut voyager plus loin qu'une armée, qu'un nom peut survivre à ceux qui l'ont porté, et qu'une frontière... quand elle reçoit un secret, attend toujours qu'on vienne le réveiller.

CHAPITRE 2 : Avant (1420)

La marche

Ici, la Loire n'était pas un fleuve. Elle était une phrase qu'on n'osait pas contredire. Elle coulait large, lourde, avec cette lenteur trompeuse qui donne au monde l'air d'être en paix, mais sur ses rives, on avait appris à ne pas croire aux apparences, parce que l'eau, ici, séparait plus qu'elle ne reliait, elle coupait des fidélités, des droits, des coutumes, des manières de nommer les choses et de tenir une épée. Oudon regardait vers l'est.

Châteauceaux regardait vers l'ouest. Deux pierres face à face, comme deux mâchoires prêtes à se refermer et entre elles, le couloir fluvial, le passage obligé, le verrou. On ne « traversait » pas la Loire à cet endroit comme on traverse un paysage, on la négociait, on la surveillait, on la payait, parfois. Oudon, avec son château, faisait partie de cette défense de marche, face à la citadelle de Châteauceaux en Anjou, un dispositif pour contrôler le trafic et fermer la route vers Nantes et Châteauceaux, selon les bouches et les siècles n'était pas seulement un château, c'était un point de pression. On disait qu'il était « dans la Marche de Bretagne », ce qui voulait dire, au bord, dans l'incertitude, à la jonction des influences bretonnes, angevines, poitevines.

Dans une marche, rien n'est simple, tout est doublé.

Même les mots ont deux ombres : « justice » peut vouloir dire « conquête », « paix » peut vouloir dire « soumission », « alliance » peut vouloir dire « otage », et les pierres... les pierres retiennent ce langage-là mieux que les hommes.

En 1420, la France, au loin, n'était pas un royaume stable. C'était un corps malade. Il y avait la guerre de Cent Ans, cette guerre qui déforme le temps au point que les enfants naissent dedans, grandissent dedans, et meurent en croyant qu'elle a toujours existé. Et par-dessus la guerre contre l'Angleterre, il y avait une autre fracture, une guerre civile, des fidélités qui s'entre-déchirent, des princes qui jouent au futur comme à un jeu de dés. Le Traité de Troyes, qui allait être signé cette même année, n'était pas seulement un texte, c'était un drame, une manière d'écrire le monde autrement, en faisant d'Henri V le roi d'Angleterre, l'héritier de Charles VI, à la place de Charles VII, en installant une suprématie anglaise au sommet de la crise. Dans cet effondrement organisé, la Bretagne n'était pas « à côté ». La Bretagne était un enjeu.

Elle avait ses ports, ses hommes, sa côte, ses routes, ses ressources et surtout, son autonomie farouche, sa tentation de rester elle-même quand les grands royaumes se déchirent. Mais rester soi-même, dans une époque pareille, demandait de marcher sur une corde. Celui qui marchait sur cette corde, c'était Jean V, duc de Bretagne, un homme qui n'aimait pas les grandes déclarations, parce qu'elles enferment. Un homme qui préférait l'équilibre au serment, l'ambiguïté à la rupture.

Pendant la guerre, il cherchait une politique « entre », entre la France et l'Angleterre, entre les pressions, entre les promesses. On disait de lui qu'il était prudent. On disait aussi qu'il était tiède, mais la vérité, c'est que la prudence et la tiédeur se ressemblent toujours... quand on les regarde depuis la rive où l'on a choisi un camp et justement, Marguerite, elle, avait choisi.

Marguerite de Clisson, comtesse douairière de Penthièvre. On la disait « boiteuse » comme on dit « faible », comme si la démarche pouvait résumer la volonté, tout comme Margot rime avec « ragot » mais sa volonté, justement, ne boitait pas. Elle avançait droit dans l'idée fixe, rendre aux Penthièvre ce qu'ils estimaient leur être dû, le duché, ou au minimum le respect arraché à ceux qui l'avaient confisqué. Les Penthièvre avaient une mémoire longue, une mémoire de sang et de loi.

Pendant la guerre de Succession de Bretagne, leur camp avait été du côté du roi de France ; les Montfort, eux, avaient été du côté anglais. Même des décennies plus tard, cette ligne restait une cicatrice politique. Alors Marguerite se tenait, par conviction et par intérêt, dans l'orbite française, fidèle au roi ou plutôt fidèle à ce que la France représentait pour sa maison, une légitimité, une promesse de reconnaissance, un soutien contre les Montfort. Dans sa tête, la France n'était pas un voisin, c'était un argument, une allégeance, et un argument, on l'utilise. Jean V, lui, ne pouvait pas se permettre cette clarté.

S'il se collait trop à la France, il risquait d'irriter l'Angleterre, de rouvrir les plaies, de faire de la Bretagne un champ de bataille par procuration. S'il se collait trop à l'Angleterre, il devenait suspect aux yeux des barons bretons, et plus encore aux yeux du « peuple des fidélités », tous ces seigneurs, ces villes, ces évêques, qui obéissent tant que le duc incarne une continuité.

Il faut dire que sa propre mère, Jeanne de Navarre, après la mort de son père Jean IV, s'était remariée avec le roi d'Angleterre Henri IV.

Jean V avait donc développé une manière d'être au pouvoir comme on est sur un pont, il regardait les deux rives, et il promettait

juste assez à chacune pour que personne ne le pousse dans l'eau. C'est là que Marguerite le détestait le plus, parce qu'un homme ambigu est un homme difficile à coincer, et qu'elle, ce qu'elle voulait, c'était justement le coincer.

Châteaueaux était l'endroit idéal pour ça, pas seulement parce que la forteresse dominait la Loire, mais parce que le lieu lui-même était une stratégie, une frontière, une zone grise, donc un endroit où l'on peut faire passer un acte brutal pour un incident, un piège pour une querelle de frontière. Châteaueaux, dans la Marche de Bretagne, avait changé de mains, subi des sièges, vécu comme un verrou, disputé une habitude de la violence politique, et puis il y avait ce détail cruel, quand on enferme un duc sur une frontière, on n'enferme pas seulement un homme on enferme un symbole entre deux mondes.

La question n'était plus : « Jean V est-il prisonnier ? »

La question devenait : « Qui tient la Bretagne pendant qu'il n'est plus là ? »

Dans les salles, à Nantes, dans les maisons fortes, dans les évêchés, les alliances se réveillaient comme des chiens.

Les barons bretons se regardaient, les uns pensaient à leur fidélité, les autres à leur opportunité. Tous pensaient à leur survie, parce que dans une époque pareille, la survie est une politique, et pendant ce temps-là, au loin, la France continuait de se fissurer.

Un traité pouvait désigner un héritier mais il ne pouvait pas empêcher les hommes d'avoir des loyautés différentes. Le Traité de Troyes allait s'ouvrir dans une nouvelle phase de la crise, certains soutiennent la monarchie française, d'autres anglaise, d'autres se rangent derrière le dauphin. La guerre ne s'arrêtait pas, elle changeait seulement de forme. Le roi légitime était Charles VI mais sa maladie ne lui permettait pas de gouverner, son épouse Isabeau de Bavière assumait la régence mais en vérité, avec les duchés de Bretagne et de Bourgogne, elle faisait allégeance à la couronne d'Angleterre, ce qu'elle confirmera ce 21 mai 1420 en déshéritant son propre fils, Charles VII, pour vendre la France au roi d'Angleterre Henri V au prix de la trahison.

C'est dans ce paysage-là que Marguerite agissait.

Entre 1416 et 1418, la situation intérieure se détériore rapidement. Paris tombe aux mains des Bourguignons en 1418, renforçant l'axe anglo-breton. Isabeau de Bavière, mère de Jeanne de France et belle-mère de Jean V s'aligne progressivement sur ce camp. Charles doit quitter la capitale.